

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 19 (1881)
Heft: 5

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: Twain, Mark
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-186310>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

doir par une bouche souriante. C'est incroyable!... Allez-donc dire après cela que le téléphone n'est qu'un petit instrument de physique amusante!

MARC SENSO.

Le *Figaro* a publié récemment, un portrait si humoristique et si amusant du garçon coiffeur, que nous ne pouvons résister au désir d'en détacher quelques passages, quoique un de nos journaux l'ait déjà reproduit; car il est sans doute bon nombre de nos lecteurs qui ne le connaissent pas.

Il s'agit d'un monsieur très pressé qui veut se faire raser; mais devancé chez son barbier par de nombreux clients, il est obligé d'attendre fort longtemps, réduit à parcourir tous les vieux journaux éparpillés sur la table, pour calmer son impatience. Enfin une voix s'écrie: A qui le tour? et il tombe entre les mains d'un garçon maladroit et inexpérimenté. — Voici comment il raconte sa mésaventure:

« D'une voix mielleuse je lui annonçai que j'étais pressé, et il en parut aussi ému que s'il n'eût rien entendu. Il poussa ma tête en arrière et me mit une serviette. Il fourra ses doigts dans mon faux-col et y fixa la serviette. Il explora mes cheveux de ses griffes et me suggéra l'idée qu'ils avaient besoin d'être coupés. Je répondis que je ne voulais pas. Il explora de nouveau et dit qu'ils étaient trop longs et pas à la mode. Il vaudrait mieux les couper un peu — surtout par derrière.

Je lui répondis qu'il y avait à peine une semaine que je les avais fait couper. Il les regarda un moment avec attention et ensuite demanda qui les avait coupés. Je répondis vivement que c'était lui.

Je le tenais. Alors il chercha le cuir à repasser, en se regardant dans la glace; s'arrêtant de temps en temps pour examiner son menton ou torturer un bouton sur son visage.

Ensuite il barbouilla de savon un côté de ma figure, et se préparait à en faire autant de l'autre côté, lorsqu'une bataille de chiens dans la rue attira son attention; il courut vers la fenêtre et en attendant l'issue perdit deux shillings, en pariant avec les autres barbiers sur les résultats de la lutte. Chose qui me fit grand plaisir.

Il acheva de me savonner, trouva moyen de m'enfoncer deux fois le blaireau dans la bouche et continua par me frotter la barbe avec ses mains. Mais comme pendant cette opération il avait la tête tournée, occupé qu'il était à discuter avec ses camarades sur la bataille des chiens, il me fit naturellement manger une quantité considérable de savon.

Alors il semit de nouveau à repasser son rasoir sur une vieille bande de cuir, ce qui lui prit assez de temps, grâce à une controverse à propos d'un bal masqué dans lequel il avait figuré la nuit précédente.

Il était si heureux de voir qu'on se moquait de lui à propos d'une jeune fille dont il prétendait

avoir conquis le cœur à l'aide de ses charmes, que tout en se défendant des taquineries dont il était l'objet de la part de ses camarades, il ne cherchait que le moyen de prolonger la conversation. Cela lui donna l'occasion de se mirer une fois de plus dans la glace; puis déposant son rasoir, il se mit à se coiffer, ramenant ses cheveux devant, sur le front et par derrière, de part et d'autre sur les oreilles, en les séparant par une longue raie.

Pendant ce temps-là, le savon séchait sur ma figure et me brûlait la peau. Enfin il commença à me raser, meurtrissant mon visage de ses doigts, pour tendre la peau, faisant de temps en temps un manche de mon nez et ballotant ma tête de droite à gauche, suivant les exigences de l'opération, toussant et crachant tout le temps.

Tant qu'il se maintint sur les parties rudes de ma figure, je ne souffris pas trop. Mais quand il vint à ratisser, à racler et à tirailler mon menton, les larmes me vinrent aux yeux. Il m'introduisit alors un doigt dans la bouche pour raser plus facilement les coins de ma lèvre inférieure et ce fut ainsi que je découvris qu'une partie de ses fonctions dans la boutique consistait à nettoyer les lampes à pétrole.

Durant ce temps, je m'amusai à essayer de deviner où il me couperait le plus probablement. Mais il me prévint en me coupant à l'extrémité du menton, avant que j'aie pu résoudre mon problème.

Immédiatement il aiguisa son rasoir, chose qu'il aurait pu faire auparavant. Je n'aime pas être rasé de près et ne voulus pas lui permettre de recommencer à nouveau. Je tâchai de l'engager à déposer son rasoir, craignant qu'il ne me touchât au coin du menton, la partie la plus vulnérable, je l'avoue, de mon visage, car si le rasoir y passe deux fois, je suis certain d'être blessé. Il répondit à cela qu'il voulait seulement effleurer une partie rugueuse, rasa quand même, et le feu du rasoir apparut aussitôt.

Il imbiba de suite une serviette dans du rhum, et s'en servit pour me tamponner atrocement le visage. Puis il me sécha la figure en tamponnant encore avec le côté sec de la serviette.

Ensuite il me retamponna la partie entamée avec sa serviette, la couvrit de poudre d'amidon et l'aurait retamponnée et recouverte indéfiniment si je ne m'étais révolté et ne l'avais fait cesser.

Il me poudra toute la figure alors, me redressa la tête, laboura mes cheveux de ses doigts et examina ces derniers avec attention.

Il me proposa un champoing et dit que mes cheveux en avaient besoin, mais, grandement besoin.

Je répondis que je les avais passés au champoing la veille, au bain. Je le tenais encore. Il me recommanda ensuite le *Régénérateur capillaire Smith*, m'offrant de m'en vendre un flacon. Il vanta le parfum de Jones, « les délices de la toilette » et m'en proposa. Il me présenta une poudre denti-

frice, une atrocité de son invention, et lorsque je déclinaï, il m'offrit de participer à une affaire de coutellerie avec lui.

Il revint à ma tête, après avoir échoué dans ses diverses propositions, et m'aspergea de parfums de la tête aux pieds, pommada mes cheveux en dépit de ma défense, les frottant et les frictionnant à me les arracher, passa le peigne dans mes sourcils et me raconta les aventures d'un chien terrier qui lui appartenait.

J'entendis le sifflet de la locomotive et j'appris que j'avais manqué le train. Il enleva la serviette, me brossa, repassa son peigne dans mes sourcils et gaiement s'écria « A qui le tour, messieurs. »

MARK TWAIN.

Lâi a farça et farça.

L'est prâo la moûda per tsi lè monsu dè vela dè fère on petit tire-bas quand s'ein veint lo bounan, ein medzeint dâi z'ouïès. S'einviton, lè z'ons tsi lè z'auto po cein rupâ et ma fâi faut bin avouâ que cein est rudo bon et que cein vaut bin on bocon d'abajou et mémameint on pïoton. Portant, faut pas trâo derè. Et pi t'arreindzont cein âo tot fin. Quand lè z'ont déplioumâïès, que l'âo z'ont copâ lè grâpiès, einmotta la tète et vouedi tota la boustifaille, ye font on espèce dè papetta avoué dâi tsatagnès, dâo pan govâ dein dâo lacé, lo fédzo dè l'ouïe tsapliâ fin, dè la sâocesse à grelhi, et totè sortè d'afférés, et fourront cé méclion-méclietta, que lâi diont dè la farça, dein la carcasse dè la bête qu'est tota bornua; l'attatsont avoué 'na fiçalla, et cein mettont mitenâ su lo fû, et coumeint l'é dza de, cein fâ on fin bocon, surtot s'on a avoué cein on verro dè bon nové et dè la salarda âi carottès.

A stu derrâi bounan, l'ein ont fè couâïrè iena tsi on monsu dè Lozena qu'a po serveinta la Rosine à Samelon. Cllia Rosine est prâo bouna felhie, mâ l'â on boutafrou dâo tonaire, et suffit que son père l'est inspetteu dâo bétail, le crâi tot savâi. Coumeint sont cinq z'einfants à l'hotô, la Rosine, qu'est la pe vilhe a du alla à maitrè et avoué cein que l'a on prâo bon gadzo, cein fâ adé onna rata frou dâo pan po Samelon. Don lo dzo dévant lo bounan la dama à la Rosine lai fâ que volliâvont avâi dâo mondo à soupâ et que le devesâi allâ atsetâ on ouïe. Le lâi va et quand le revint, la dama lâi demandè se le vâo savâi l'einvouâ. La Rosine qu'avâi dza z'âo z'u met couâïrè dâi dzeneliès et dâi borès, sè peinsâvè que sarâi bin lo diablo se le ne poivè pas s'ein teri avoué on ouïe, sein la soupliâ, et repond què oï. — « Eh bien! se lâi fâ la dama, vous nous ferez une bonne farce avec, afin que le souper se passe bien. » — Oh! madame, peut-être sans cousons, se lâi dit la Rosine, et la dama s'ein va.

Déval lo né, lè dzeins arrevont po lo soupâ. Quand l'ont medzi la soupa, la dama senaillè on petit guelin po fère à veni la serveinta, po importâ la terrine et lè z'assiettès qu'aviont servi, et po apportâ l'ouïe; mâ à l'avi que le pousè la bête su

la trabilia, vouaïquie mè dzeins que sont tot d'on coup à novion, tandi que la Rosine s'épèclliavè dè rirè pè l'hotô. Lo monsu sè demandè cein que cein vâo derè, et ion dâi z'einvitâ dit que l'a vu la serveinta veri lo visse dè la lampa âo momeint iô le s'est détieinta.

— Rosine! se criè lo monsu tot ein colère, qu'est-ce que c'est que ces vilaines manières?

— C'est madame qui me l'a dit, se repond la Rosine, que recaffâvè adé.

— Comment, impertinente que vous êtes! se tchurlè la dama, vous osez dire que c'est moi! vous êtes une menteuse.

— Eh bien bon, c'est comode ça, de me mettre le mal dessus; est-ce que madame ne m'a pas dit ce matin de faire une bonne farce pour quand je servirais l'ouïe?....

Ora, ne sé pas coumeint l'on trova l'ouïe, mâ dein ti lè ka, la farça dè la Rosine lè z'a mé fé rirè, atant lo monsu què la dama et ti lè z'auto, què la vretabilia farça, cllia qu'on medzè, lâo z'arâi fé dè bin.

6

Le Contrebandier

Elle ne pouvait distinguer ses traits au milieu des ombres de la nuit, mais elle reconnut la voix de Dransac.

— Pourquoi vous cachez-vous? dit-elle, pourquoi fuyez-vous? Venez-vous encore de combattre pour la cause de votre roi?

Il était tellement troublé qu'il ne fit pas attention au sarcasme de cette question.

— J'ai débarqué au milieu des rochers, dit-il tout bas, des marchandises de contrebande; elles sont à vous si vous m'aidez à fuir. Vous serez riche, mais hâtez-vous.

C'était donc là l'homme qu'elle s'était représenté comme le preux chevalier d'une cause malheureuse.

— Venez, dit-elle froidement.

Il s'attacha à ses pas sans se douter qu'il retrouvait sur la côte bretonne celle à qui il avait adressé des serments d'amour éternel. Sans lui dire une parole, elle le guida vers le sentier tortueux qui conduit à la route de Sarzeau. Ils étaient sur le point de l'atteindre et apercevaient la voie poussiéreuse que bordaient des touffes d'ajoncs et des talus couverts de tamarins. Ianino s'arrêta et, fixant sur son compagnon des regards dont il pouvait distinguer l'éclat hostile dans les ténèbres.

— Dransac, lui dit-elle, avant que nous nous séparions, il faut que je vous parle, écoutez-moi donc.

Cette voix le fit tressaillir, mais il n'eut ni le temps de répondre ni d'en entendre d'avantage. Deux douaniers accourus au bruit du coup de feu lui barraient le passage. Il rebroussa chemin, la jeune fille le suivit, un instant après tous deux s'arrêtèrent brusquement; Genestous accouru à la poursuite du fugitif, était devant eux.

Le contrebandier, comme un sanglier arrêté dans sa fuite, acculé devant l'ennemi qu'il ne peut plus éviter, retrouva son énergie sauvage et, tirant un long poignard, se précipita sur le père de Ianino; mais celle-ci, par un mouvement rapide comme l'éclair, se précipita devant lui; elle tomba en poussant un cri douloureux. Au même moment la crosse du fusil frappait en pleine poitrine Dransac et le faisait rouler sur le sol.

Morandière et moi nous étions élançés sur la trace de notre ami; nous arrivâmes au moment où, courbé sous le corps de sa fille, il s'abandonnait à l'emportement de son désespoir. Nous aidâmes à transporter les deux blessés à la maison. Ianino était inerte; nous tremblions d'avoir à déplorer une catastrophe sans remède; nous ne nous communiquions pas nos impressions, mais nos cœurs étaient horriblement serrés; Morandière surtout était dans un état qui faisait peine. A la lueur de la chandelle, nous pûmes bientôt constater que nos terreurs